

Courrier des lecteurs

Au sujet du *Lebensborn*

Au sujet d'un article intitulé « L'eugénisme pré- et post-chrétien » paru dans *Le Sel de la terre* numéro 33 un lecteur nous fait remarquer : « À ma connaissance, *Mein Kampf* n'a jamais été mis à l'index ¹. »

Par ailleurs, au sujet du *Lebensborn* dont il est question à la page 17, notre lecteur nous écrit ce qui suit :

*

La vérité veut que l'association en question n'avait aucun des caractères lubriques, dont se délectent journalistes et lecteurs : « Le Lebensborn était une association légalement enregistrée [c'est ce que signifient les initiales e.V. qui suivent souvent son nom : eingetragener Verein] dès avant la Seconde Guerre mondiale. L'accusation d'être un haras humain est une invention de l'époque. Elle a fait et continue de faire fortune malgré l'acquiescement des dirigeants de l'association prononcé le 10 mars 1948 par le "tribunal" de Nuremberg ². »

La fable des haras des jeunes hitlériennes remontait au début de la guerre, puisqu'un auteur dénonçait ce canard comme une vieille chose dès 1941 : « La légende fréquemment répandue par la presse américaine que les femmes allemandes étaient rassemblées – le mariage étant aboli – dans des sortes de gynécées de la communauté, réunissant la mater-

nité et la pouponnière, était par conséquent un coup bien calculé qui n'a pas manqué son effet ³. »

Le Lebensborn était en réalité une institution d'assistance sociale :

« [Elle] peut être citée en exemple au monde entier et [elle] ne craint aucune critique. Cette organisation fut créée en 1936 et a géré jusqu'à dix-huit homes d'enfants. Elle s'est occupée d'environ 11 000 cas (enfants, pères et mères). Une des missions principales du Lebensborn était d'aider aussi les mères célibataires, de veiller à ce que leurs enfants soient protégés et de permettre dans de nombreux cas que le père naturel épouse la mère de son enfant. Les accusateurs du tribunal de Nuremberg n'ont pas attendu les « révélations » de messieurs Arthur Brauner et Will Berthod ⁴ pour se lancer comme des vautours sur le Lebensborn. Ils espéraient y trouver une mixture de SS, d'impudicité et de théories raciales qui leur permettrait de salir de manière particulièrement vile l'honneur du peuple allemand et celui des femmes allemandes. Mais après une enquête approfondie, tout le "procès du Lebensborn" à Nuremberg couvrit de ridicule les accusateurs internationaux qui durent acquitter sur tous les points l'organisation Der Lebensborn, en date du 10 mars 1948 ⁵. Le tribunal militaire international motiva cet acquittement entre autres pour les motifs suivants : "Les preuves rassemblées démontrent clairement que l'association Lebensborn qui existait de-

1 — Ce n'est pas tellement étonnant. Il y a des livres qui sont prohibés *ipso jure* (par le droit lui-même) sans qu'il soit besoin d'un décret spécifique. Tel est le cas de *Mein Kampf*. Voir DTC, « Index », col. 977-978. (NDLR.)

2 — *Freies Forum*, [publication trimestrielle], oct. nov. déc. 1985.

3 — Giselher WIRSING, *Roosevelt et l'Europe (Der Maßlose Kontinent)* [Bernard Grasset, Paris, 1941], p. 483.

4 — Arthur Brauner est le cinéaste du film *Lebensborn* et Will Berthod est le journaliste ayant fait de la publicité pour ce film mensonger.

5 — *Trials of War Criminals before the Nuremberg Military Tribunals*, [Washington, 1950] tome V, page 162.

puis longtemps déjà avant la guerre, était une institution de bienfaisance et en premier lieu une maternité. Elle s'est souciée dès le début d'assister les mères, mariées ou célibataires, ainsi que les enfants légitimes ou illégitimes. Parmi les nombreuses organisations du III^e Reich, le Lebensborn était la seule qui mettait tout en œuvre pour aider les enfants d'une façon convenable et pour défendre leurs intérêts légaux et juridiques ⁶».

Parmi tous les établissements du Lebensborn, il y en avait un dans les environs de la ville de Liège en Belgique. Un prêtre, vicaire de la paroisse locale, témoigne :

« J'ai été appelé [un jour] pour administrer une malade. J'ai vu là, dans le parc, de tout petits enfants qui jouaient. Tout s'est passé très correctement. Les Allemands se comportaient d'ailleurs plus correctement que les Américains allaient le faire par la suite ⁷. »

En 1961, le producteur d'un film sur le Lebensborn dut reconnaître que son œuvre reposait sur des faits falsifiés ⁸.

À toutes fins utiles, voici un extrait du programme de l'association Lebensborn, signé : Dr Med. Ebner SS-Standartenführer.

« C'est pourquoi rien ne peut être négligé pour protéger les futures mères contre les multiples influences qui pourraient les conduire à l'avortement. Cette plaie criminelle coûte chaque année la vie à des dizaines de milliers de femmes allemandes et à des centaines de milliers de précieux enfants allemands. Des milliers

d'autres femmes en restent mutilées et définitivement stériles ⁹. »

Ce ne sont pas là des intentions perverses.

Enfin, notre lecteur nous dit que le livre de Naughton, *Le Choc du passé* :

n'est pas une source digne de confiance. Naughton s'appuie notamment sur l'ouvrage signé par Rauschnig, Hitler m'a dit. Cela fait longtemps que cet auteur a été convaincu de faux et d'usage de faux dans cet ouvrage ¹⁰. Il s'agit, de la première à la dernière de ses 220 pages, d'une falsification tellement grossière que, dès sa parution, la Suisse et la Suède en interdirent la vente sur leurs territoires, comme attentatoire à l'honneur d'un chef d'État étranger. Suisses et Suédois avaient compris dans l'instant, ce que les intellectuels les plus distingués d'aujourd'hui n'admettent toujours pas. On finirait par croire que ces derniers ne veulent pas entendre.

La vérité nous intéresse, et non la calomnie, fût-elle des plus appétissantes. Dieu daigne nous accorder de rechercher le vrai en tout domaine.

Très respectueusement.

Lettre signée.

9 — Heinz ROTH, *Ibidem*, t. 1, p. 81.

10 — Voir la démonstration sans faille, et jamais réfutée, dans l'ouvrage de Wolfgang HÄNEL, *Hermann Rauschnigs « Gespräche mit Hitler », Eine Geschichtsfälschung.* [Zeitgeschichtliche Forschungstelle Ingolstadt, Ingolstadt, 1984].

6 — *Nation Europa*, 1961, n° 6, cité dans Heinz ROTH, *Was hätten wir Väter wissen müssen 1933-1939, Auf Suche der Wahrheit* [Selbstverlag, Odenhausen/Lumda, 1970], page 84.

7 — *Spécial* [hebdomadaire illustré, Bruxelles], 12 février 1975.

8 — *Deutsche National Zeitung*, 31 janvier 1961, p. 5.



La Légion de Marie, Fatima

Suite au numéro du *Sel de la terre* numéro 39, M. l'abbé Benoît Wailliez nous communique une rectification concernant la date de fondation de la Légion de Marie (voir *Le Sel de la terre* 39, « Catéchisme de la médiation universelle de Notre-Dame, X », p. 152) :

*

Je relève tout d'abord une inexactitude : La Légion de Marie n'a pas été fondée en 1926 (page 152), mais le 7 septembre 1921¹¹. La citation est ce-

11 — « Ce premier engagement légionnaire eut lieu à Myra House, Francis Street, Dublin, Irlande, à 8 heures du soir, le 7 septembre 1921, veille de la Nativité de la sainte Vierge. A cause du titre de Notre-Dame de la Miséricorde, dénomination du premier groupe, l'organisation fut connue pendant quelque temps sous le nom d'« Association de Notre-Dame de la Miséricorde ».

Des circonstances apparemment fortuites déterminèrent cette date du 7 septembre, moins indiquée, semble-t-il, que la date du lendemain. Après de longues années seulement, marquées par d'innombrables preuves de l'amour maternel de Marie, le souvenir d'un passage de la Genèse (Gn 1, 5) qui compte les jours de la création à partir du soir, leur fit prendre conscience que Marie, par une délicate attention, avait voulu que les premiers parfums de la fête qui célèbre sa propre naissance embaument le berceau d'une organisation dont le but premier et constant est de lui ressembler afin de mieux glorifier Dieu et le communiquer plus efficacement aux hommes. »

pendant exacte. J'ajoute un petit fait en relation avec la dévotion envers Marie Médiatrice : c'est le 27 novembre 1930, soit cent ans jour pour jour, après les apparitions de la rue du Bac, qu'une délégation de légionnaires était reçue par le cardinal-archevêque de Paris qui autorisait l'implantation de la Légion de Marie en France. La date n'avait pas été choisie exprès. Ce fut providentiel.

En rapport avec les deux articles de l'abbé Delestre sur Fatima, et tout spécialement le premier sur la diffusion du communisme (page 254), je me souviens que Mgr de Galaretta nous avait prêché une retraite à Flavigny (en 92-93, je dirais) où il disait que le programme des communistes espagnols des années 30 comprenait entre autres l'amour libre, etc... tout ce qui est maintenant peu à peu légalisé dans le monde entier. Oui, certainement, voilà la Russie répandant ses erreurs dans le monde entier... Il serait sans doute fastidieux mais fort intéressant de répertorier, au moins au niveau européen, ceux qui sont derrière toutes ces lois iniques et de voir leur coloration philosophique, politique et religieuse... Si un lecteur de la revue trouvait le temps de faire cette étude, il apporterait sans doute davantage de lumière sur Fatima et le communisme.

M. l'abbé Benoît Wailliez.

(Manuel officiel de la Légion de Marie, 8^e édition française, p. 2 et 3).



Le sauvetage du linceul Récit de Mario Trematore

Un lecteur nous a transmis le témoignage inédit du pompier qui a sauvé le

Linceul, lors de l'incendie de la cathédrale de Turin, le 12 avril 1997. Mario Trematore a fait ce récit lors du congrès qui s'est tenu à Dallas, du 25 au 28 octobre 2001.

*

Tout a commencé le 12 avril 1997 à dix heures du soir. Je n'étais pas de service ce jour-là et j'étais chez moi. Je vis de la fumée et pensai aussitôt qu'il y avait un incendie quelque part. J'interrogeai les gens. J'appris que la chapelle Guarini était en feu et en fus vivement affecté, non à cause du Linceul que je ne connaissais guère et que je croyais d'ailleurs faux, selon ce que j'avais lu, mais à cause de la chapelle Guarini que j'aimais beaucoup et que je considérais comme un chef-d'œuvre d'architecture ¹².

Je vêtis mon uniforme, pris mon équipement et décidai d'aller prêter main forte à mes collègues. J'arrivai à onze heures du soir. Il faisait nuit, mais l'incendie faisait rage et on y voyait comme en plein jour. Déjà la coupole s'effondrait, des poutres enflammées et de grands blocs de marbre noir tombaient tout autour de nous, chacun capable de tuer un homme. Je n'avais jamais vu un tel incendie, j'eus le sentiment que le démon était à l'œuvre et eus très peur : je crus que j'allais mourir et pensai à ma femme et à mes enfants qui allaient se trouver sans soutien et regrettai d'être venu, alors que rien ne m'y obligeait. A ce moment, le Linceul ne m'intéressait pas et j'étais surtout venu dans le but d'aider mes camarades.

C'est alors que j'entendis une voix qui se mit à me donner des ordres, une voix énergique qui résonnait au dedans de moi et que personne d'autre n'entendait. Elle me dit : « Tu dois sauver le Linceul. »

Je m'approchai du coffre dans lequel il était enfermé. C'était un coffre métallique recouvert d'un verre très épais (quelque 6 cm d'épaisseur) que personne ne pouvait ouvrir. Notre équipement comprenait des pinces et des tenailles qui permettaient de sectionner les canalisations, mais qui, dans le cas présent, étaient inefficaces.

La voix dit : « Il faut un marteau. » J'eus alors l'intuition que le marteau était le seul instrument adéquat parce qu'il avait déjà été associé au Christ au moment de sa passion.

Je demandai alors à un camarade d'aller me chercher un marteau, il me l'apporta et je me mis à frapper de toutes mes forces. Je frappai longtemps, longtemps, je donnai je ne sais combien de coups mais sans résultat : le verre ne céda pas. La voix dit : « Frappe de côté. » Je frappai et le verre céda.

Je saisis le coffre dans mes bras et j'eus la surprise de le trouver léger, très léger. Moi aussi, j'étais devenu léger, je marchais sans toucher terre, ma crainte avait disparu et j'étais transporté de joie, d'une joie qui n'est pas de ce monde. Je portai ainsi le coffre, tandis que la chapelle s'effondrait et que des blocs brûlants tombaient tout autour de moi mais je me savais invulnérable. Je me dirigeai en courant vers la sortie et entendis alors des pleurs, ceux d'un petit enfant. Je m'arrêtai et regardai autour de moi, mais, Dieu merci, il n'y avait pas d'enfant. Les pleurs venaient de l'intérieur du Linceul !...

J'arrivai en haut des marches de la chapelle. Il y avait bien cinq mille personnes sur la place qui, heureuses de voir que j'avais sauvé le Linceul, m'ovationnèrent. C'est du moins ce qu'on me dit plus tard car je ne voyais rien, n'entendais rien, sauf ces pleurs d'enfant qui venaient du Linceul, et je m'effondrai sans connaissance au bas des marches.

On me transporta à l'hôpital où je restai plus d'une semaine. Le bras qui avait frappé le coffre du Linceul me fit souffrir très longtemps, mais j'avais reçu une grâce insigne : celle d'aimer la relique plus que tout au monde. Je suis transporté d'amour chaque fois que j'y pense et mon seul désir est de la faire connaître à tous.

A certains esprits forts qui ne manqueront pas d'objecter que ce témoignage ne peut être véridique, qu'il n'y a pas eu d'intervention miraculeuse et que Trematore a dû affabuler, je tiens à rappeler que Jésus avait pleuré sur Jérusalem

12 — Trematore a fait des études d'architecture.

« parce qu'elle n'avait pas reconnu le temps où elle avait été visitée » et l'on se demande si les scribes et les pharisiens

d'aujourd'hui n'ont pas agi de même avec la relique...



Lépante et Don Alvaro de Bazán

Un de nos lecteurs espagnols nous a fait remarquer que l'article du père Esser sur « Le rosaire et l'islam », publié dans le n° 39 de la revue, oubliait un personnage important de la bataille de Lépante, Don Alvaro de Bazán.

Pour réparer cet oubli, nous lui avons demandé de nous faire une brève notice historique. La voici :

*

Don Alvaro de Bazán naquit le 12 décembre 1526. Son père était capitaine général des galères et navires destinés à garder les côtes de Grenade. Il reçut son éducation à Gibraltar (dès l'âge de neuf ans, il était maire honoraire de la ville, son père exerçant la charge jusqu'à sa majorité).

À l'âge de dix-sept ans, il reçut l'habit de chevalier de Saint-Jacques, et il commença sa carrière de marin sous le commandement de son père, patrouillant les eaux du détroit de Gibraltar. Pendant plus de 20 ans, il se signala en Méditerranée occidentale contre les pirates et les corsaires, surtout contre les barbaresques (il vint au secours de Mazalquivir et Oran, prit Peñon de la Gomera, etc.).

Quand les Turcs assiégèrent l'île de Malte (1565) défendue héroïquement par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem sous le commandement du courageux Maître La Valette, don Alvaro

de Bazán, obéissant à l'ordre du roi Philippe II, accourut avec les galères du vice-roi de Sicile et réussit à mettre honteusement en fuite les Turcs. Trois années plus tard, don Alvaro de Bazán devint marquis de Santa Cruz et général des galères de Naples.

Avec cette brillante carrière, quand arriva « la plus mémorable rencontre qu'aient vue les siècles (la más alta ocasión que vieron los siglos... ¹³) », c'est-à-dire la bataille de Lépante (1571), don Juan d'Autriche lui confia la réserve (30 galères), lui laissant le soin de venir en aide à la partie de la flotte qui le nécessiterait le plus. C'est pourquoi, c'est à sa décision « qu'était confiée toute la responsabilité de cette journée », comme on le lit dans les instructions aux chefs de l'escadre. Don Juan d'Autriche ne s'est pas trompé dans ses prévisions.

— Dans une première phase de la bataille de Lépante, l'aile gauche chrétienne commandée par le vénitien Barbarigo, déjà presque mise en déroute par la poussée de la manœuvre encerclante des Turcs, redevient victorieuse grâce au se-

¹³ — « On l'appelle communément Miguel de Cervantès Saavedra. Il fut soldat bien des années, et cinq ans et demi captif, pendant lesquels il apprit à avoir patience dans les adversités. À la bataille navale de Lépante, il perdit la main gauche d'un coup d'arquebuse ; blessure qui peut sembler laide, mais qu'il tient pour belle, parce qu'elle fut reçue dans la plus mémorable rencontre qu'aient vue les siècles passés et qu'espèrent voir les siècles à venir, en combattant sous les bannières victorieuses du fils de ce foudre de guerre, Charles Quint, d'heureuse mémoire » (CERVANTÈS, *Nouvelles exemplaires*, Prologue au lecteur, 1613). Cervantès (1547-1616) est surnommé le « Manchot de Lépante ». (NDLR.)

cours opportun de don Alvaro de Bazán ; dans cette occasion, Siroko, le vice-roi d'Égypte, trouva la mort.

— Dans une deuxième phase du combat, don Juan d'Autriche avec son navire, la « Royale », aborde la « Sultane » de l'amiral en chef turc, Alí Bajá. De cette action dépend le sort de la bataille, car un essaim d'embarcations turques accourt au secours de la « Sultane ». C'est alors qu'accourt aussi don Alvaro avec sa réserve : il renforce la « Royale » avec des troupes fraîches, et manœuvrant comme l'éclair, il frappe par l'arrière les infidèles qui essayaient de venir en aide à la « Sultane ». C'est la fin d'Alí Bajá qui meurt dans le combat.

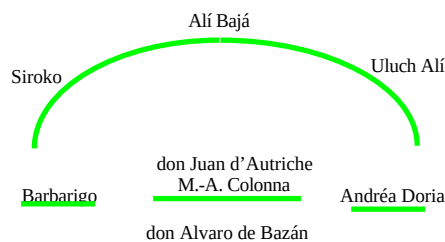
— Dans la troisième et dernière phase, don Alvaro de Bazán décide la victoire totale, se lançant à la suite de don Juan d'Autriche, avec toutes ses galères, sur l'aile droite où Andréa Doria continuait de contenir, non sans grands efforts, l'avalanche ottomane dirigée par Uluch Alí, roi d'Alger ; celui-ci, voyant la bataille perdue, s'échappa avec les navires qui lui restaient.

Après Lépante, don Alvaro de Bazán intervint dans la prise de Tunis et de

Byzerte (1573), ainsi que dans la campagne de Portugal, où il agit magistralement (1580-1582), méritant le titre de capitaine général de l'Océan et de l'armée de Portugal. Il mourut le 9 février 1588 à Lisbonne, quand il dirigeait les préparatifs de son œuvre posthume : l'Invincible Armada contre l'Angleterre protestante, entreprise qui précisément sera un échec à cause de son absence.

Don Miguel de Cervantès fit de lui ce portrait : « Foudre de guerre, père des soldats, toujours heureux et jamais vaincu. »

N.B. : On a fait remarquer que, lors de la bataille de Lépante, la flotte turque avait pris la forme du croissant, et celle des chrétiens la forme de la croix :



La mort de notre nation

Guy Labastide nous écrit une longue lettre intéressante sur le thème de « La mort de notre nation ». Nous la donnons intégralement :

*

Solve et coagula : L'individu désespéré

Nous sommes plus que jamais embarqués dans un processus apparemment in-

vincible, dont les conséquences sont de plus en plus vivement ressenties par tout un chacun, plongeant le plus grand nombre, la masse des plus faibles, dans un sourd désarroi. Ce processus est notamment marqué par les phénomènes suivants :

— La disparition des organes sociaux naturels et traditionnels : bien sûr et d'abord, les corps intermédiaires de la société d'autrefois, dont un des derniers, la paroisse, agonise. Mais aussi la cellule sociale de base, la famille, et à l'autre bout, la nation, dont la mise à mal est le sujet

de ce texte.

— L'élargissement démesuré de l'horizon social (c'est-à-dire l'ensemble de ceux avec qui nous sommes susceptibles d'être en relations suivies), aux dimensions de la planète : cette mondialisation activée par le développement des moyens de transport et de communication, qui rend le monde présent immédiatement à chaque être humain, en mots et images, et, sous quelques heures, physiquement, par les biens et personnes qui se déplacent aujourd'hui en tout sens.

— L'apparition progressive de structures sociales nouvelles, coalitions, communautés diverses, constituées sur la base de valeurs ou d'intérêts partagés, que l'on trouve aujourd'hui de la « famille recomposée » aux grandes instances mondiales (bases du super gouvernement mondial), dépassant souvent le découpage géographique des pays, ancien cadre des États et du pouvoir politique : entreprises mondiales, peuples ou nations à base non géographique, organisations non gouvernementales etc...

C'est l'antique solve et coagula, à l'œuvre depuis l'origine pour bouleverser la création de Dieu et détourner l'homme de sa fin en le plaçant dans une société toujours plus artificielle, tournant le dos au maître de toute chose. Il a été longuement étudié par de nombreux auteurs dont les lecteurs du Sel de la terre sont familiers : nous voudrions ici nous pencher sur le sort de la nation, surtout de notre nation, tant il est aujourd'hui l'objet, d'une part, d'une sollicitude très ambiguë, comme l'ont abondamment montré les récentes campagnes électorales, et, d'autre part, à notre avis, d'une cécité obstinée, et à la limite coupable, que la célébration du cinquantième anniversaire de la mort de Charles Maurras, le chantre du nationalisme intégral, va encore conforter.

Il n'y a là rien que de bien naturel : pour conjurer son désarroi, confronté désormais quotidiennement et dans tous les aspects de sa vie aux conséquences de ce processus, l'individu est poussé à se rac-

crocher à ce qui peut, à juste titre, lui apparaître comme une communauté protectrice fondamentale, ayant fait ses preuves en ce sens, la nation. Ceci est largement exploité par les démagogues de tout poil constituant le monde politique de notre pays, et chargés d'encadrer, « dans le calme et en douceur », les grandes étapes du processus, chacun d'entre eux cherchant à en tirer le plus grand profit personnel : par ici la bonne soupe ! Il est beaucoup plus étonnant (et affligeant) de constater comment nombre de ceux qui nous sont proches restent attachés à des réalités hélas disparues, au nom de fidélités à notre avis mal comprises et les mettant en grand péril. Puissent ces lignes les aider à une salutaire prise de conscience.

Le piège des mots et des concepts : société, appartenance, identité, nation, patrie, État

Avant d'aller plus loin, il nous semble indispensable de préciser notre vocabulaire, dans un domaine très rebattu, où heureusement bien des auteurs compétents ont contribué à la clarification des concepts. Nous suivrons ici largement Jean Ousset (dans *Patrie, Nation, État*) et Charles Maurras.

Société se dit de tout ensemble de personnes, qui ont ou qui mettent quelque chose en commun (communauté), et établissent alors à ce sujet des rapports durables et organisés. La société civile ou politique est ainsi l'ensemble des personnes soumises à la même administration, au même pouvoir politique.

L'État est l'appareil administratif et coercitif qui régit et gouverne la société civile.

L'homme est un animal non seulement social, comme de nombreux autres qui vivent en société (troupeau, harde, meute, essaim etc...), mais de plus politique, c'est-à-dire que, contrairement aux autres, entièrement déterminés par la nature, il a capacité à influencer, individuel-

lement et collectivement, sur son cadre social. Il faut quand même dire que l'individu n'échappe guère au quadrillage des États, qui aujourd'hui s'étend sur le monde entier, on sait avec quelle puissance.

L'identité de l'individu se constitue ainsi, outre de ses qualités intrinsèques (physiques, morales, intellectuelles et spirituelles), de toutes ses appartenances sociales : les nombreuses sociétés, communautés, associations dont il fait partie.

Patrie et nation sont deux catégories de sociétés, qui ne sont pas sans relation, mais qu'il convient de distinguer soigneusement ¹⁴ :

— La patrie est l'ensemble de ce que nous a laissé l'immense cohorte de nos ancêtres, nos pères : un pays physique, façonné par eux, mais aussi tout un patrimoine spirituel, moral et intellectuel, et tous les cohéritiers vivants et morts, avec qui nous partageons cet héritage.

— La nation est un concept plus difficile à cerner, surtout aujourd'hui. C'est une communauté, comme toute société. Maurras indique que c'est « le plus vaste des cercles communautaires qui soient (au temporel) solides et complets ¹⁵ » : solide par l'importance de ce qui est commun ; complet parce qu'il permet de faire face aux besoins essentiels de ses membres : matériels et intellectuels (subsistance, sécurité, éducation etc...) aussi bien que spirituels (respect des valeurs, culte et expression de la foi). La famille est une communauté solide (enfin, l'était...), mais incomplète, en ce sens qu'elle n'est pas à même de satisfaire tous les besoins de ses membres. C'est pourquoi la nation est une condition vitale pour les individus comme pour les nombreuses communautés « incomplètes » qui les réunissent (familles, métiers, communes, entreprises etc... les fameux corps intermédiaires).

Suivons encore Maurras : « Brisez [la nation], et vous dénudez l'individu. Il perdra toute sa défense, tous ses appuis, tous ses concours. Libre de sa nation, il ne le sera ni de la pénurie, ni de l'exploitation, ni de la mort violente ¹⁶. » C'est la légitimité de la nation, selon la loi naturelle et telle qu'elle a toujours été reconnue par l'Église. Les réserves de cette dernière ont porté sur le nationalisme « immodéré », « égoïste et dur », pour autant que cette doctrine tente d'imposer la nation comme un primat absolu, au-dessus et ignorant de l'Église ou de Dieu même ¹⁷.

On constate que, comme le suggère l'étymologie, la nation, de même que la gens latine qui en est une des traductions, en particulier dans la Vulgate, se constitue surtout par la naissance (ou la génération). Les membres d'une même nation partagent ainsi également la même patrie, par simple héritage. Mais il y a aussi des nations d'élection et des patries d'adoption.

Le lien social (au sein de la société civile), vient avant tout de la force du sentiment d'appartenance à une nation, gage de partage d'un système de valeurs. On ne bâtit pas durablement une société civile sur la seule peur du gendarme, le pouvoir coercitif : c'est ce que nous observons aujourd'hui, et cela nous mène à la tyrannie et à l'anarchie.

Nous sommes, en France, très influencés par le fait que, pendant longtemps, la nation française s'est confondue avec la société civile, et donc l'État apparaissait comme l'âme de la nation. Ceci a été très vrai pendant toute la période de construction de la France, où le Roi a été le véritable agent de cohésion entre toutes les communautés locales et provinciales qui ont progressivement constitué la France, la nation française. Mais il y a bien

14 — Nous suivons en cela beaucoup d'auteurs, notamment Maurras dans *Action Française*, 28 avril 1928.

15 — Dans *Prince des Nuées*, p. 417. Cité dans le *Dictionnaire politique et critique* (DPC), Paris, Arthème Fayard, t. III, p. 153.

16 — *Ibid.*

17 — Voir Léon XIII, Let. Apost. « Parvenu à » 1902 ; Pie XI, Ency. « *Urbi Arcano* » 1922 ; Al. au Sacré Coll. 24 décembre 1930 ; et de nombreuses autres lettres et allocutions pontificales.

d'autres modèles : des nations sans État, comme la nation juive, tout au moins jusqu'à la création de l'État d'Israël ; des États communs à plusieurs nations, comme l'empire austro-hongrois ou le Royaume-Uni, et notre monde en brassage accéléré multiplie les exemples s'éloignant du modèle de l'État – nation qui fut largement imposé, en vertu du fameux principe dit des nationalités, souvent contre la réalité historique et sociologique, dans de nombreuses régions du monde.

Un dernier terme – et quel terme ! – reste à « désamorcer », tant son contenu est variable : c'est celui de « France » ! Il peut être pris dans des acceptions géographiques (l'hexagone ou autres), historiques, au sens de patrie, ou de nation : tout ceci n'est pas sans relation, bien sûr, mais quels malentendus peuvent en naître, dont jouent sans vergogne les malins qui briguent les suffrages !

On doit comprendre enfin la nécessité d'un compromis nationaliste : la nation se doit solide et complète : solide par la force des éléments communs, complète en étant suffisamment large et forte pour être en mesure de satisfaire les besoins essentiels de ses membres. Si l'on « ratisse » trop large, il y a risque d'affaiblir le sentiment de communauté, et ainsi le lien social, la solidité de la nation ; trop étroit, de ne plus disposer des moyens nécessaires.

Un débat de fond : Notre patrie ? Notre nation ?

Ces dernières années, dans la continuité des travaux d'examen de notre histoire de France, menés à l'occasion du quinzième centenaire du baptême de Clovis, dans *Le Sel de la terre* en particulier, un débat très important a été ouvert sur notre identité nationale par le professeur Jean de Viguerie, dans un ouvrage intitulé *Les Deux patries* (DMM 1998). Ce livre a sans doute donné matière à de nombreux articles, dont nous n'avons malheureusement eu que faible

connaissance. Il a, par ailleurs, fait l'objet d'une réplique « à boulets rouges » de la part de l'un des respectables gardiens du temple nationaliste, maurrasien, catholique traditionaliste (etc...), Yves-Marie Algoud : *France, notre seule Patrie* (Chiré, 2001).

Disons tout de suite que ce débat tombe lourdement, à notre avis, dans le piège du vocabulaire. Le jeu sur le sens des mots en est peut-être même un des éléments-clé, tant ils ont servi à faire prendre des vessies pour des lanternes : patrie, nation, France, termes usés à force d'avoir été mis à toutes les sauces. Ainsi, les titres des deux ouvrages donnent-ils d'emblée une idée faussée et même inversée du débat : si la patrie est l'héritage de nos pères, ce qui semble, encore une fois une acception rigoureuse, alors oui : nous n'avons qu'une seule patrie, la France, comme l'affirme et l'illustre Yves-Marie Algoud dans un touchant florilège de nos auteurs les plus vénérables. Et Viguerie semble dans l'erreur : nous avons bien dans notre héritage des éléments très hétéroclites, venus des huit siècles de chrétienté royale, des cinq siècles de monarchie catholique, mais aussi des deux siècles révolutionnaires, hélas ! fortement antichrétiens. Ce sont les faits, le legs de nos pères, dont nous ne sommes ni les uns ni les autres totalement immunisés dans nos lignages familiaux, et que nous partageons avec tous ceux que porte aujourd'hui cette vieille terre de France.

Mais ce n'est pas là le vrai débat, comme semble le limiter Algoud, qui désigne Viguerie à l'opprobre populaire, pour oser s'en prendre aux monstres sacrés, dont le plus étincelant, Charles Maurras¹⁸. Dans tout héritage, nous avons le devoir de rejeter tout ce qui

18 — Charles Maurras a écrit une œuvre tellement considérable que personne ne devrait se vanter d'en connaître tous les recoins, d'autant que, sur les sujets qui nous occupent ici, il peut sembler parfois « protéiforme » (voir sa bibliographie établie par Alain de Benoist, auteur notoirement païen, dont *Lectures Françaises* fait la promotion, sans aucun avertissement, dans son n° 540 d'avril 2002).

a été acquis contre la morale et notre foi catholiques. Rappelons-nous ce que firent les bonnes familles de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à des biens nationaux, issus des spoliations de l'Église par des révolutionnaires. C'est ce que fait Jean de Viguerie, avec rigueur et courage : constater que la part de la chrétienté dans notre héritage est maintenant complètement occultée, et même éliminée de France, et examiner comment cela a été possible ; pointer alors du doigt d'illustres et brillants maîtres à penser qui ont été les artisans souvent inconscients de ce subterfuge, menant leurs ouailles ou zéloteurs chez l'ennemi, ou tout au moins dans le jeu de l'ennemi. Au nom de la défense sacrée de la patrie, ils ont constamment envoyé au casse-pipe tant de catholiques français, qui n'ont servi qu'à défendre et remettre en selle l'ennemi, celui qui, depuis deux siècles, a confisqué tous les pouvoirs pour mieux conspirer à la mort de notre nation.

Monsieur le Professeur, c'est là que le choix des termes aurait clarifié le débat : une seule patrie, héritage hétéroclite, des héritiers qui en retiennent des parts opposées et distinguent ainsi un peu plus deux nations à couteaux tirés, comme nous l'avons vu jusqu'aux années 1960 ; et, depuis quarante ans, sous les coups du concile Vatican II, de la trahison gaulle en Algérie et de la « chienlit soixante-huitarde », la mort indubitable de notre nation, la « vieille France », catholique et royaliste, encore bien majoritaire, malgré les coups si rudes de l'ennemi au pouvoir, quand saint Pie X confiait à Emile Flourens : « Mais non, ne doutez pas, je les connais bien ! Dans le fond, les Français sont catholiques et monarchistes ¹⁹... »

Depuis, des millions de ses enfants ont été massacrés dans les boucheries de guerres sanglantes, au nom d'un patriotisme qui n'a été, constatons-le après un siècle, que la défense de la nation opposée,

il faut bien le dire, hélas, nos frères ennemis, qui, remis en selle sur les dépouilles de nos pères et de nos oncles, sur nos décombres qu'ils ont seuls provoquées, ont poursuivi, la « paix » revenue, leur chasse impitoyable. Jusqu'à son terme ! Nous y sommes, ouvrons les yeux : nous sommes comme la bergeronnette, qui non seulement couve les œufs du coucou qui a procédé à la criminelle substitution, mais, de plus, devrait en prendre la défense, voire se faire massacrer à sa place devant le chasseur alerté par le cri de l'intrus.

Non, après un siècle, le doute n'est plus permis : la défense de la patrie ne pouvait justifier ce véritable suicide de notre nation ; le compromis nationaliste est une nécessité, mais, Monsieur Algoud, tout compromis a ses limites et, votre vieux maître lui-même aurait su l'ajuster de manière draconienne, à la lumière des enseignements de cette dramatique histoire moderne, que vous avez pourtant vécue, mais que vous semblez vous obstiner à ne pas vouloir comprendre, entraînant à votre suite, les derniers débris de « l'armée » catholique et royale ! Le patrimoine que vous défendez ainsi aujourd'hui est comme nos cathédrales, somptueux tas de pierres que plus jamais n'ébranlent les chants de la vraie foi. C'est magnifique, mais devons-nous nous battre pour les voir transformées en musées ou salles de concert, certains des nôtres poussant même l'aveuglement jusqu'à fournir les chœurs grégoriens pour l'animation sonore, dans l'espoir largement illusoire que l'émotion esthétique et affective réveillera ce que l'école de la République et la télévision travaillent à tuer à longueur de temps.

Cessez d'exalter des vertus militaires qui apparaissent, avec le recul, bien dérisoires, et de faire devoir et gloire de « mourir pour la patrie ». Ces vieilles rengaines, aujourd'hui encore, hélas, laissent trop de jeunes imaginer que le salut national peut venir de l'armée, régénérée par la sève des catholiques « tradi », et les poussent à l'engagement dans une armée constituée aujourd'hui dans sa majorité

19 — Cité par MAURRAS Charles dans *L'Action Française*, 7 janvier 1920.

de laissés pour compte, souvent de très fraîches racines françaises, et dont les missions affichées sont clairement « la défense des Droits de l'homme » (sans Dieu bien sûr), et « le maintien de la paix », sans aucun lien ni avec notre nation, bien entendu, ni même avec notre patrie, hier en Somalie, aujourd'hui au Kosovo, demain à Djénine ou à Ramallah, casoar et gants blancs de rigueur, avec l'emblème des zouaves pontificaux, pour la démonstration (gratuite) d'héroïsme.

Aujourd'hui et demain :
comprendre et espérer

Notre nation est morte : nous sommes aujourd'hui beaucoup trop peu nombreux et dans une telle faiblesse, complètement marginalisés, obligés de subir une société civile qui bafoue en permanence nos valeurs les plus chères sans que nous puissions hasarder la moindre réaction publique, politique, « contraints » souvent pour survivre à accepter de collaborer à des entreprises moralement très douteuses : la pornographie et le blasphème affichés dans nos rues, les tenues d'une impudicité coupable, les spectacles qui font assaut de dépravation, les avocats et les médecins qui ne vivent que s'ils acceptent causes ou prescriptions condamnables, les entreprises qui rivalisent de publicités provocantes et souvent de produits de perdition (pensons à la grande distribution et à son rôle dans la diffusion de produits « culturels ») etc... Dans ces conditions, notre communauté, petit reste d'une valeureuse nation, ne peut plus prétendre assurer les besoins essentiels de ses membres. Elle est morte en tant que nation, et elle essaie d'échapper à la destruction totale, martyr moral, silencieux et « propre », je veux dire politiquement correct et sans bavure sanglante, que nous subissons chaque jour.

Rétrospectivement, sans doute avons-nous commis la faute de n'avoir pas tenu compte des instantes recommandations des pontifes romains, prescrivant sa conduite à une nation dont le premier

bien commun est la foi chrétienne, catholique, coupables d'avoir trop souvent mis ce drapeau dans notre poche, et de nous être parfois même assis sur des principes intangibles, dans l'intention illusoire de « nous intégrer », de « ne pas effaroucher » : de la charte de la Restauration, du ralliement, ce détournement imposteur de la volonté de l'Eglise et du souverain pontife, patiemment dénoncé par saint Pie X, de L'Action Française au Sillon et à la démocratie chrétienne, aux mouvements nationalistes modernes, ouverts tout uniment et sur un pied d'égalité aux catholiques traditionalistes, qui en sont une fois de plus la piétaille – mais surtout qu'ils ne se revendiquent pas catholiques ! – aux païens druidiques, aux musulmans et que sais-je encore. Alors que saint Pie X a clairement soutenu, dans la cité, l'Action Catholique, c'est-à-dire l'action des catholiques s'affichant comme tels ²⁰.

20 — Saint PIE X, encyclique *Il fermo proposito*, 11 juin 1905, in *Documents Pontificaux de Sa Sainteté saint Pie X*, Versailles, Publications du Courrier de Rome, 1993, t. I, p. 298 :

« ...Restaurer dans le Christ non seulement ce qui incombe directement à l'Eglise en vertu de sa divine mission qui est de conduire les âmes à Dieu, mais encore, comme Nous l'avons expliqué, ce qui découle spontanément de cette divine mission, la civilisation chrétienne dans l'ensemble de tous et de chacun des éléments qui la constituent.

« Et pour Nous arrêter à cette seule dernière partie de la restauration désirée, vous voyez bien, Vénérables Frères, quel appui apportent à l'Eglise ces troupes choisies de catholiques qui se proposent précisément de réunir ensemble toutes leurs forces vives dans le but de combattre par tous les moyens justes et légaux la civilisation antichrétienne, réparer par tous les moyens les désordres si graves qui en dérivent ; replacer Jésus-Christ dans la famille, dans l'école, dans la société ; rétablir le principe de l'autorité humaine comme représentant celle de Dieu ; prendre souverainement à cœur les intérêts du peuple et particulièrement ceux de la classe ouvrière et agricole, non seulement en inculquant au cœur de tous le principe religieux, seule source vraie de consolation dans les angoisses de la vie, mais en s'efforçant de sécher leurs larmes, d'adoucir leurs peines, d'améliorer leur condition économique par de sages mesures ; s'employer, par conséquent, à rendre les lois publiques conformes

Pleurer ne sert de rien. Que serait-il advenu si, en 1914, au lieu d'en venir aux armes, les catholiques de toutes les nations catholiques, avaient refusé de prendre part à ce massacre fratricide, suivant les exhortations pressantes de saint Pie X, jusqu'à la fin ²¹, à François-Joseph, quand celui-ci lui demanda de bénir ses armées ?

Ce n'est pas désespérer que regarder la réalité en face, plutôt que de se complaire dans le rêve de légendes épiques d'un autre âge, fussent-elles belles comme de l'antique. Nous sommes où et quand la Providence divine nous a placés, avec les grâces dont elle nous pourvoit pour faire sa volonté : ce n'est sans doute pas aujourd'hui riches en espoirs de brillantes destinées humaines et matérielles, surtout si, comme tant d'autres, nous avions l'orgueil d'imaginer sauver la France avec nos seuls pauvres moyens, ou même seulement d'ambitionner qu'ils puissent y jouer un rôle. A la grâce de Dieu.

La situation s'est encore compliquée par l'intrusion ou l'émergence de nations

métèques (au sens étymologique du terme), dont la nation arabo-islamique, qui, à la faveur des grands brassages et de l'application du jus soli, revendiquent à leur tour « leur » part de notre héritage, à côté de la nation révolutionnaire, républicaine et laïque.

A nous de garder et de transmettre précieusement le fonds commun de notre défunte nation, avec la modestie et la discrétion qu'impose notre situation d'extrême faiblesse. Gardons-nous d'avoir aucune part au système ennemi et ne cultivons surtout pas l'illusion que nous pourrions le battre avec ses propres armes, celles des fils de ténèbres. Évitions de nous embarquer dans les combats qui ne sont pas les nôtres, ou sont voués à l'échec : nous n'avons pas les moyens du donquichottisme. Au contraire, soutenons, en toute amitié, les membres de notre communauté dans un esprit proprement chrétien et exemplaire.

Et surtout prions le bon Dieu, comme le roi David, pour que sa justice, qui va passer aussi sûrement que l'aurore succède à la nuit, épargne ses serviteurs.

Enfin, (re)lisons, comprenons et méditons « Réflexions sur l'ennemi et la manœuvre » (par exemple dans le n° 126 de Lecture et Tradition, à Chiré-en-Montreuil), le magistral opuscule de Jean Vaquié, autodidacte, qui nous a quittés depuis bientôt dix ans (vivent de tels autodidactes et paix à son âme).

La nation est un fait a dit Jaurès ; un bienfait a renchéri Maurras : la nôtre est morte. Mon Dieu, ayez pitié de nous !

Guy Labastide

à la justice, à corriger ou supprimer celles qui ne le sont pas ; défendre enfin et soutenir avec un esprit vraiment catholique les droits de Dieu et les droits non moins sacrés de l'Église.

« L'ensemble de toutes ces œuvres, dont les principaux soutiens et promoteurs sont des laïques catholiques, et dont la conception varie suivant les besoins propres de chaque nation et les circonstances particulières de chaque pays, constitue précisément ce que l'on a coutume de désigner par un terme spécial et assurément très noble : Action catholique ou Action des catholiques... »

21 — Raconté par Albin DE GIGALA dans *Vie intime de Pie X*, Paris, Lethielleux, 1927, p. 219 sq.



LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sureté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologetiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !